



Le bonheur d'aimer Dieu

François Brune (prêtre orthodoxe)



Ce long texte de François Brune est l'un des derniers qu'il ait écrit. Il me l'a fait transmettre par notre grande amie Catherine Taittinger. Vous noterez sa signature en tant que "prêtre orthodoxe". En effet, il nous parlait souvent de l'orthodoxie, restée plus fidèle au message du Christ.

D'ailleurs, Wikipédia nous décrit le terme orthodoxe qui, "au sens littéral signifie 'qui pense dans la bonne voie' et plus largement 'ce qui est conforme et plus respectueux de la tradition'".

Lorsque j'ai commencé à lire ce texte, j'ai, de suite, pensé à une sorte de "testament spirituel" de sa part, ce qui ne m'a pas surpris outre mesure, car il demandait depuis si longtemps à rentrer à la maison du Père !

Il m'est donc apparu naturel de le partager avec vous, mais comme il est conséquent, il sera publié par petites parties, toujours dans le souci de conserver la diversification des rubriques de cette revue.



Qui suis-je ? Qui m'a mis là ? Mes parents, bien sûr ! Mais au-delà, avant eux, qui ? Et pour quoi ? Pourquoi dans ce monde, sur cette planète et dans ce pays, dans cette culture, cette religion ? Tout cela a-t-il un sens ? Lequel ? Et que dois-je faire ?



Tout cela, je l'ai personnellement vécu et éprouvé comme ça. Il ne s'agit pas de littérature. Je l'ai éprouvé avec d'autant plus de violence que le monde sortait à peine de la pire guerre de son Histoire. On découvrait peu à peu jusqu'où avaient pu aller les forces de haine dans le cœur des hommes !

L'homme, le seul parmi tous les vivants de cette planète à pratiquer des massacres périodiques de sa propre espèce, accompagnés d'actes de tortures, de recherches raffinées pour humilier, faire souffrir au maximum le groupe adverse avant de l'anéantir !

Mais entre deux guerres il y avait toujours des périodes de réconciliation, de bonne entente sur de nouvelles bases. Je devais découvrir que l'ensemble du monde, de la Création, ne connaissait même pas ces périodes de paix. Le monde dans lequel nous vivons comporte deux aspects profondément opposés. D'un côté il est merveilleux ; je ne vais pas vous faire tout un passage lyrique sur la splendeur de la nature, des montagnes aux plaines, des fleuves aux océans, des couchers de soleil aux aurores boréales. Je ne vais pas vous décrire l'incroyable fantaisie des différentes formes de vie, sur terre, dans les airs ou au fond des eaux...tout cela, vous le savez.

Mais il y a aussi un autre aspect : derrière les frondaisons des arbres, à travers les chants variés des oiseaux, dans les profondeurs des océans, toute cette vie grouillante n'est qu'une immense partie de chasse épouvantable, chacun essayant d'échapper à son prédateur, mais poursuivant en même temps sa proie pour arriver à survivre. Au-delà de l'immense paix d'un beau coucher de soleil, il y a la transition entre la chasse de jour et la chasse de nuit qui n'est pas moins impitoyable.

Notre corps lui-même est un terrible champ de bataille, non seulement à sa surface, mais en profondeur, entre cellules ! Je veux bien que chacun, selon son tempérament, soit plus sensible à l'harmonie de la nature ou à sa cruauté. Mais, qu'on le veuille ou non, les deux aspects sont là.

Je sais qu'il y a aussi l'épisode des amours et des naissances qui nous attendrit toujours dans les films sur les animaux. Mais il ne s'agit que d'une variante au schéma général, car, ces petits, il faut bien les

nourrir ! Il n'y a pas de lions végétariens. Il n'y a guère que les herbivores qui seraient des victimes innocentes, encore que l'on commence à deviner que les plantes ne sont peut-être pas totalement insensibles. Alors ?...

Mon tempérament, ma sensibilité, ont fait que je suis toujours resté profondément marqué par cette empreinte du mal dans le monde. J'aurais probablement sombré dans un nihilisme total, un désespoir profond, si je n'avais pas eu, très tôt, une certaine force en moi qui m'a permis toujours de triompher, tant bien que mal, de ce pessimisme profond.

Cette petite force, c'est la prière ! Dans l'Église catholique et romaine, on ne donne pas la communion, le corps du Christ, aux nouveau-nés, mais seulement vers 7 ou 8 ans. En 1938, j'avais 7 ans et je me préparais à cette communion. À cette époque-là, on sentait aussi l'approche de la guerre. Je me souviens que, le soir, dans mon lit, je priais le plus longtemps possible, jusqu'à ce que le sommeil l'emporte, pour que cette guerre soit évitée.

Je pense que c'est ainsi qu'une certaine rencontre s'est faite entre moi et Dieu. Rien d'extraordinaire, pas d'extase, de paroles intérieures et autres phénomènes... Mais une certitude de sa présence et de son attention à ce que je lui disais, la certitude que j'étais important pour lui parce qu'il m'aimait ; je n'étais pas non plus plus important que les autres, mais il nous aimait tous, réellement.

Je crois que c'est ce contact avec Dieu, avec Jésus, qui m'a permis de traverser toutes ces années d'épreuves sans sombrer dans le désespoir.

Quand j'avais 15 ou 16 ans, nous habitons une petite ville de la banlieue de Paris. Après les cours de l'après-midi, qui finissaient vers 17h, j'allais, presque tous les jours, à la cathédrale qui n'était pas très loin de cette école et je m'y trouvais, seul, dans le silence, pour prier. C'était dans la chapelle de la Vierge, la Mère de Dieu, derrière le chœur de la cathédrale, une magnifique église gothique du 13ème siècle qui avait échappé aux bombardements.

En France, la philosophie fait partie de l'enseignement secondaire. Ceux qui avaient choisi les sciences n'avaient que trois heures de philosophie par semaine. En section littéraire, nous avions 9 heures par semaine, avec un professeur, ancien croyant, catholique, devenu communiste et athée. Je lui dois beaucoup par ailleurs mais ce n'est pas lui qui m'a aidé à trouver le sens de ce monde.

C'est ma petite prière quotidienne qui m'a aidé à tenir, dans un noir absolu, une incompréhension totale, de ce monde et même du silence de Dieu ! Je ne comprenais rien, rien à rien, mais je continuais à Lui faire confiance, peut-être seulement parce que je n'avais aucun autre recours.

Les philosophes ont essayé d'expliquer cet état épouvantable du monde par différentes théories qui ne sont en réalité qu'une autre manière de se résigner à un état de fait, à ce que l'on ne peut pas changer.

Ce monde, pour exister, nous expliquent-ils, a besoin de lois complexes, souvent contradictoires. Sans ces lois et les tensions qu'elles génèrent, ce monde ne pourrait pas exister. Dieu lui-même, avec toute son intelligence, ne pouvait pas inventer, créer, un monde plus simple, sans tous ces conflits.

La vache, nous expliquent-ils encore, en se déplaçant écrase forcément des milliers d'insectes. C'est la diversité des formes de vie qui engendre forcément tous ces conflits. Mais c'est cette diversité même qui fait la beauté de cet univers.

Allez expliquer ça à une mère qui vient de perdre son enfant !

A suivre ... 